

**Jérôme Meizoz, *La littérature « en personne ». Scène médiatique et formes d'incarnation*, Genève, Slatkine Érudition, 2016.**

À l'occasion d'un entretien publié dans la revue *Interférences littéraires*, en juin 2011, Jérôme Meizoz déclarait : « Il ne devrait pas y avoir de *Postures III*, mes recherches ne sont pas encore stipendiées par Hollywood. » Prophétie aujourd'hui démentie, pour notre plus grand bonheur : le nouveau livre de J. Meizoz, *La littérature « en personne »*, constitue le troisième volet de la trilogie ouverte en 2007 avec *Postures littéraires*, et poursuivie en 2011 avec *La Fabrique des singularités*. Ce livre ne témoigne pas d'un intérêt subit d'Hollywood pour la sociologie de la littérature (on peut le regretter), mais il manifeste l'intérêt et la fécondité de la notion de posture pour repenser la question de l'auteur : à la croisée de la sociologie, de la poétique, de l'analyse du discours et de l'ethnographie culturelle, le concept de posture permet de renouveler notre analyse du « fait littéraire envisagé comme activité d'échange et de communication » (p. 10) – ensemble de performances plus que cimetière de textes.

Ce soubassement théorique de la réflexion est fermement rappelé dans l'introduction de *La littérature en personne*. « Au carrefour des études littéraires et des sciences sociales » (p. 9), l'ouvrage se propose d'aborder l'activité littéraire selon une perspective pragmatique et englobante, comprenant diverses pratiques dont toutes, il s'en faut, ne sont pas discursives.

Dans l'ensemble des acteurs qui constituent comme telle la vie littéraire, l'auteur joue un rôle important : inscrit dans son propre discours par toutes sortes d'effets de scénographie (Dominique Maingueneau), il circule aussi dans l'espace social sous forme d'écrivain imaginaire, produit d'une scénographie auctoriale incessamment négociée avec les autres acteurs du champ (José-Luis Diaz). Les scénographies actoriales offrent un répertoire historiquement déterminé, susceptible de toutes sortes de reconfigurations et d'investissements personnels ; la posture désigne « la singularisation d'un positionnement auctorial – une tentative de se présenter comme unique, hors de toute appartenance » (p. 12). L'auteur, « fétiche institutionnel » (Jean-Benoît Puech), est une création (voire un produit ?) à la croisée du biographique et de l'imaginaire ; il fait l'objet d'une incessante mise en scène, depuis « l'invention de la célébrité » au XVIII<sup>e</sup> siècle (Antoine Lilti), puis l'instauration d'un régime médiatique de la « visibilité » (Nathalie Heinich). L'écrivain fabrique et impose son identité par la mise en spectacle des images de soi comme auteur.

L'ouvrage explore les manifestations et les conséquences de cette « incarnation » sur notre conception et notre pratique de la littérature. La naissance de la « célébrité », puis l'entrée de l'Europe dans sa première ère médiatique de masse au XIX<sup>e</sup> siècle, a eu pour conséquence de déplacer l'intérêt du public de l'œuvre vers la personne de son auteur. Le corps de l'écrivain est ainsi exhibé sur la scène littéraire et en vient à se substituer au livre, à en tenir lieu, faisant de l'activité littéraire une forme de performance. L'ethos et la scénographie prennent corps dans un *agir littéraire* qui croise discours et pratiques publiques ; d'où une « poétique résolument historique et sociale [qui] invite à dépasser le grand partage entre la logique interne des textes et celle, externe, des institutions littéraires » (p. 57).

De cet *agir littéraire* les écrivains sont à la fois les acteurs privilégiés, et les premiers analystes : une fiction comme *La Carte et le territoire* problématise la « montée en visibilité » qui caractérise l'ère médiatique, et provoque le meurtre (le massacre, l'anéantissement) de l'écrivain par sa propre représentation. Cette fable

sanglante, qui fictionnalise la personne de l'auteur pour la mettre en lambeaux, répond à une mise en scène très contrôlée de son image par Houellebecq, dont témoignent aussi bien ses portraits photographiques que ses interventions dans la presse et les médias. L'écrivain est une marque (et s'auto-gère comme telle) ; il se fabrique une posture originale à partir des scénarios disponibles (Richard Millet reconvertit le scénario Céline), ou fonde son indentité d'écrivain sur une stratégie de l'écart – ainsi des « lettrés contrariés » qui, de Vallès à Edouard Louis, se mettent en scène comme des transfuges et des « personnes déplacées » en littérature.

Nombre d'œuvres contemporaines, comme celle de Toussaint, questionnent cette spectacularisation de la vie littéraire, cette « extension du domaine des lettres » (p. 141), cette redéfinition de la littérature comme ensemble d'échanges et de performances, dont certaines manifestations comme le slam sont particulièrement révélatrices. *La littérature « en personne »* s'achève sur une série d'études de cas et sur deux entretiens, formes d'investigation emblématiques de la méthode adoptée par l'auteur : Jérôme Meizoz privilégie le dialogue et le croisement disciplinaire, dans une perspective concrète très attentive à la multiplicité des manifestations de la vie littéraire comme ensemble de pratiques. Ce refus de l'essentialisme fonde une pragmatique des études littéraires aussi éclairante qu'indispensable pour une juste appréhension des textes.

Corinne Saminadayar-Perrin  
Université Montpellier 3 / RIRRA 21